

# Le Silence de Prométhée

## I. Le piège du visible

La tragédie de Prométhée ne culmine pas avec l'aigle dévorant son foie. Cette image, brutale et quotidienne, n'est que le prologue. Le véritable châtiment commence lorsque le feu volé cesse d'être flamme et devient quelque chose de plus insidieux : une présence qui n'annonce pas son arrivée, qui ne négocie pas avec les sens, qui pénètre sans laisser de trace visible jusqu'à ce qu'il soit déjà trop tard.

La détonation est théâtre. La radiation est grammaire du silence.

Elle n'explose pas : elle s'infiltré. Elle ne détruit pas les édifices : elle réécrit les cellules. Elle n'a pas la décence d'être immédiate. Elle arrive des années plus tard, dans un diagnostic médical, dans une statistique d'incidence, dans un motif qui met des décennies à devenir évident. Et d'ici là, le responsable a déjà signé sa retraite, la politique a changé d'administration, et le dossier a été déclaré classifié pour raisons de sécurité nationale.

## II. Le péché de la latence

Ici émerge une rupture éthique sans précédent dans l'histoire humaine : un dommage qui ne coïncide pas dans le temps avec sa cause.

La flèche blesse quand elle est tirée. Le poison agit en minutes ou en heures. Même les pestes médiévales avaient la brutalité de se manifester rapidement. Mais la radiation ionisante inaugure quelque chose de plus pervers : une causalité différée, où celui qui décide ne souffre pas et celui qui souffre n'a jamais décidé.

Ceci n'est pas une tragédie grecque. C'est une tragédie bureaucratique.

Le scientifique qui a conçu le test a pris sa retraite avec les honneurs. L'officier qui a autorisé l'explosion a été promu. Le politicien qui a signé le budget a remporté sa réélection. Et trente ans plus tard, une fillette dans l'Utah développe un cancer de la thyroïde sans savoir que sa maladie porte un nom technique dans un rapport déclassifié : effet collatéral acceptable.

### III. Générations sans conscience d'origine

L'enchaînement de Prométhée n'est pas une métaphore du scientifique torturé par sa conscience. Ce récit est trop confortable, trop individualiste. Le véritable enchaînement est collectif, biologique, hérité.

Il y a des personnes qui :

- n'ont jamais vu d'explosion
- n'ont jamais vécu près d'une base militaire
- n'ont jamais entendu de sirène d'alarme

et pourtant portent dans leur ADN les conséquences d'une décision prise avant qu'elles n'existent.

Ce n'est pas de la mémoire historique. C'est de la mémoire cellulaire. Ce n'est pas de la culpabilité. C'est un fardeau.

Un lignage marqué par des isotopes qui n'étaient pas dans le tableau périodique naturel de la Terre jusqu'à ce que les humains décident de les fabriquer. Strontium-90 dans les os. Césium-137 dans les tissus mous. Iode-131 s'accumulant dans les thyroïdes d'enfants qui ont bu du lait contaminé parce que personne ne leur a dit de ne pas le faire, car le dire aurait été admettre que le test n'était pas aussi contrôlé qu'on l'avait promis.

### IV. L'arithmétique du cynisme

Pendant la Guerre froide, les normes d'exposition radiologique n'ont pas été conçues pour protéger la population. Elles ont été conçues pour permettre au programme nucléaire de continuer sans frictions politiques.

Ce qui était « légal » alors :

- 5 mSv/an pour les civils (aujourd'hui : 1 mSv)
- 50 mSv/an pour les travailleurs (aujourd'hui : 20 mSv avec surveillance stricte)
- Pour les enfants et les femmes enceintes : ce qui s'avérait « pratique » étant donné la situation stratégique

Ce qui était accepté dans la pratique :

- Du lait contaminé à l'Iode-131 en circulation
- Des populations entières (*downwinders* du Nevada, îles du Pacifique) exposées à des doses comparables à celles des travailleurs industriels, sans protection, sans information, sans choix
- Le modèle du « seuil de dose » : en dessous de X, il ne se passe rien

Aujourd'hui, nous savons que ce modèle était faux. Et le plus embarrassant : on le soupçonnait déjà dans les années 1950.

Le risque radiologique n'est pas binaire (il te tue ou ne te tue pas). Il est probabiliste : chaque dose, aussi petite soit-elle, augmente la probabilité de mutation, de cancer, de défaillance reproductive. Il n'y a pas de seuil sûr. Il n'y a que des seuils politiquement gérables.

## V. Le tour statistique

Ici se trouve le véritable crime épistémologique de l'ère atomique.

La phrase qui a justifié des décennies de négligence était celle-ci : « Nous ne pouvons pas démontrer de causalité directe dans chaque individu. »

Correct du point de vue de la logique formelle. Irrelevant du point de vue éthique.

Car lorsque dans une population de 10 000 personnes on s'attend à 50 cas de cancer de la thyroïde et qu'il en apparaît 300, on n'a pas besoin d'identifier lequel de ces 250 cas supplémentaires a été causé exactement par la radiation. La causalité n'est plus individuelle : elle est populationnelle, statistique, indéniable.

Mais admettre cela aurait impliqué :

- Des compensations massives
- Des procès internationaux
- L'annulation de programmes stratégiques
- La reconnaissance que des communautés entières ont été sacrifiées au nom de la sécurité nationale

Alors on a choisi l'ambiguïté. Ne pas nier. Simplement ne pas confirmer. Classifier les données. Retarder les études. Attendre que les affectés meurent avant que les dossiers ne soient déclassifiés.

## VI. L'architecture de l'invisibilité

Ce qui rend unique la tragédie radiologique, c'est sa conception : le dommage le plus efficace est celui qu'on ne peut pas pointer du doigt.

Il n'y a pas eu de méchants au rire sinistre. Il y a eu des techniciens brillants, des graphiques corrects, des décisions prises dans des salles climatisées.

Il y a eu une logique qui disait : « Si le dommage est lent, diffus et sans visage, il est politiquement gérable. »

Et cette logique a fonctionné pendant des décennies parce que :

- Le dommage ne laissait pas de cadavres immédiats
- La causalité était différée

- Les affectés étaient des populations avec peu de voix politique : communautés rurales, peuples autochtones, îles éloignées, minorités
- Le récit officiel était séduisant : « Cela était nécessaire pour votre liberté »

Nécessaire pour qui est la question qui n'a presque jamais été formulée.

## **VII. Le silence comme arme**

Prométhée n'a pas été puni pour avoir volé le feu. Il a été puni pour l'avoir livré sans manuel, sans éthique, sans limite. Mais dans la version moderne du mythe, le châtiment ne retombe pas sur celui qui a volé le feu, mais sur ceux qui n'ont jamais demandé à le recevoir.

Le silence de Prométhée n'est pas absence de bruit. C'est l'absence de réponses. C'est le dossier classifié. C'est le rapport qui met 40 ans à être déclassifié. C'est la compensation qui arrive quand les affectés sont déjà morts. C'est l'excuse officielle qui n'admet pas de responsabilité légale.

C'est, en définitive, la distance soigneusement calculée entre pouvoir et conséquence.

## **VIII. Ce qui n'a pas de retour**

Il y a des feux qui, une fois libérés, n'ont pas d'Olympe auquel retourner.

Le problème n'est pas l'énergie nucléaire en soi. C'est l'asymétrie structurelle entre ceux qui décident et ceux qui subissent les conséquences de ces décisions. C'est le fait que le dommage le plus grave n'est pas celui qui détruit les villes (cela au moins génère de la mémoire collective, des monuments, des dates commémoratives), mais celui qui érode silencieusement la confiance en la continuité de la vie.

Lorsqu'une communauté entière découvre, des décennies plus tard, que ses taux de cancer sont anormalement élevés et que cela a à voir avec des tests nucléaires dont personne ne les a informés, ce n'est pas seulement le corps qui se brise. Le contrat social fondamental se brise : l'idée que ceux qui nous gouvernent ne nous utiliseront pas comme variables dans une expérience que nous ne pouvons abandonner.

## Épilogue : La modernité n'échoue pas par ignorance

La leçon la plus inconfortable de Prométhée déchaîné n'est ni technique ni scientifique. Elle est éthique.

La modernité n'échoue pas par manque d'intelligence. Elle échoue quand elle normalise le dommage invisible. Quand elle construit des systèmes si complexes qu'ils diluent la responsabilité. Quand elle convertit la souffrance en donnée statistique. Quand elle substitue la justice par la gestion du risque.

Aujourd'hui, les normes radiologiques sont plus strictes. Aujourd'hui existe le principe ALARA : *as low as reasonably achievable* – aussi bas que raisonnablement possible. Aujourd'hui nous savons qu'il n'y a pas de dose sûre, seulement des doses tolérables.

Mais la question demeure, intacte, en attente :

Combien de silence sommes-nous prêts à normaliser quand le dommage est lent, quand les victimes sont peu nombreuses, quand le bénéfice est stratégique, quand le responsable est diffus ?

Car le feu de Prométhée continue de brûler. Seulement maintenant il brûle sans flamme, sans lumière, sans témoins. Et c'est précisément là le danger.